

## MITTERRAND, HIER, SUR LE SITE D'ANTIGONE

# Un grand moment de la campagne

**A**UTANT les manifestations organisées pour le 1er mai le matin on pu sembler peu mobilisatrices, autant la réunion de soutien à François Mitterrand a donné l'impression d'un raz de marée qui n'avait plus grand chose à voir avec l'image de la force tranquille développée par le candidat socialiste tout au long de sa campagne pour le premier tour.

Comme on savait que les places seraient chères, c'est dès le début de l'après-midi que la foule a commencé d'affluer sur le terrain d'Antigone et sous le double chapiteau qui y avait été installé. Les organisateurs avaient voulu donner à cette manifestation des allures d'une vaste fête, avec son double symbole de premier meeting pour le second tour et de rassemblement le jour de la fête du travail. Ils y ont parfaitement réussi.

C'est avec les chansons de Patric et de Marti, une interprétation assez personnelle de l'ouverture de « Carmen » par la Pena Pescalune, et les harmonies plus sages de l'orchestre de Montpellier que la foule a attendu l'arrivée de Mitterrand qui venait d'Arles, avec la petite heure de retard à laquelle les familiers de ses meetings sont accoutumés.

Dans les premiers rangs sous le chapiteau, la légion des élus socialistes du département et de la région attendait patiemment l'heure, un certain nombre ceints de leur écharpe tricolore. Quant à distinguer un élu communiste dans cette troupe aux rangs serrés, il n'en était apparemment pas question.

C'est donc vers 18 heures que François Mitterrand a fait son apparition. Et alors là, quel déchaînement, après plusieurs fausses alertes. Au milieu des roses brandies à bout de bras, dans les claquements de mains scandant l'hyme de Théodorakis, interrompu par les clameurs « Mitterrand, Mitterrand », le leader socialiste a traversé longuement une forêt de mains tendues.

Et enfin, il est apparu à la tribune, étrangement calme et serein au cœur de cette fournaise. Avec derrière lui en toile de fond aux couleurs d'un horizon à l'aube, et une seule banderole : « L'autre politique ».

Après avoir lu un appel aux travailleurs à l'occasion du 1er mai, c'est un discours très vigoureux et sensiblement moins intimiste que tous ceux qu'on avait entendus avant le premier tour, qu'il a prononcé.

Avec deux temps particulièrement forts. Le premier s'adressant aux communistes, aux électeurs communistes, plus exactement, car jamais le nom de Georges Marchais n'a été prononcé, contrairement à celui des autres candidats du premier tour qui se sont désistés en sa faveur.

Sur ce point, c'est la fermeté qui l'a incontestablement emporté. Avec ces mots notamment : « Fin janvier, au départ, j'étais le candidat des socialistes. Et le 10 mai, à l'arrivée, je serai encore le candidat des socialistes ». Histoire de bien montrer que le thème de l'otage du P.C. le laisse plutôt indifférent.

Quand au second point, que tout le monde attendait, c'était bien sûr celui du fameux débat, et du défi que lui a lancé Valéry Giscard d'Estaing. Et là, c'est essentiellement d'ironie que François Mitterrand a usé, sans d'ailleurs se prononcer formellement sur sa présence à la maison de Radio-France mardi soir.

Mais, semble-t-il, la réponse à cette question est venue de la foule elle-même, lorsqu'il l'a interrogée : « Qu'est-ce que je fais devant cette convocation ? J'y réponds ? Et qu'est-ce que je dis ? ». Et qu'une longue clameur s'est élevée : « Non ».

A partir de là, il ne lui restait plus qu'à brosser un vaste panorama des grands thèmes de cette fin de campagne : l'emploi, la liberté, la paix. Et après les échos d'une « Marseillaise », et d'interminables acclamations, la sortie dans une bousculade mémorable.

Incontestablement, un des grands moments de cette campagne pour les présidentielles venait de prendre fin.



*Délire : le mot est encore trop faible pour qualifier l'ambiance qui régnait sur le terrain vague d'Antigone lorsque François Mitterrand a quitté le chapiteau.*

*Le service d'ordre, pourtant composé de plusieurs dizaines de « gros bras », eut bien du mal à protéger le leader socialiste des centaines de mains qui se tendaient vers lui.*

*La bousculade fut telle que les élus socialistes de la région aidèrent à frayer un chemin à François Mitterrand. Georges Frêche, mué en garde du corps, jouait des coudes, décrivait de longs moulinets avec ses bras afin de repousser les assauts des fervents du candidat.*

*Au milieu de la cohue, ce dernier et sa femme Danielle, visages crispés, sem-*

*blaient ne goûter que modérément ce bain de foule inopiné. Dans son discours, il avait dit qu'il se souviendrait du meeting de Montpellier.*

*Il ne croyait pas si bien dire...*

\*\*

*La fine fleur, si l'on ose dire, des notabilités socialistes nationales avait accompagné le candidat de leur parti jusqu'à Montpellier. Ce furent dans l'ordre d'apparition à proximité immédiate de la tribune : Roger Hanin, arrivé dès le début de l'après-midi et grand coordinateur du spectacle, préposé à la mise en scène, aux effets de lumière et de micro. L'acteur de cinéma*

*est, pour qui l'ignorerait, le beau-frère de François Mitterrand. Il a épousé la sœur de sa femme.*

*Puis, également arrivé bien avant le candidat, Paul Quilès, directeur de campagne de François Mitterrand.*

*Celui-ci fit son apparition avec, dans sa foulée immédiate, son épouse Danielle Mitterrand, la romancière Edmonde Charles-Roux (Mme Gaston Defferre) et Claude Estier. Pour eux trois furent rajoutées des chaises au pied même de la tribune.*

*Se trouvaient également dans la salle, le maire de Marseille, Gaston Defferre ; Laurent Fabius, porte-parole du P.S. ; le journaliste et romancier Cavanna, debout appuyé contre les haut-parleurs ; Anne Gaillard et, sûrement, quelques autres.*